



LE PARTAGE



I

ENFANTS de deux soeurs, et orphelins, Pauline et Martial ne s'étaient jamais vus.

Bien avant de leur donner naissance, leurs mères avaient été désunies par une brouille de famille qui avait eu pour conséquence directe de faire passer le peu de bien qui devait leur revenir entre les mains d'une troisième soeur, à laquelle ni l'une ni l'autre n'avaient pardonné ce qu'elles appelaient un vol.

Les trois femmes avaient donc vécu chacune de leur côté.

Deux s'étaient mariées, étaient devenues veuves, puis étaient mortes, laissant chacune un enfant : la première une fille, Pauline, servante de ferme dans un coin de la Beauce, — la seconde un fils, Martial, ouvrier, à Paris.

Quant à la troisième soeur, elle était restée dans son village.

Avaricieuse, indifférente aux misères du prochain, et se gardant sans cesse par le récit d'imaginaires infortunes contre les sollicitations possibles de l'indigence, elle avait vécu là des ans et des ans, isolant sa personne comme elle isolait son coeur, augmentant brin à brin, d'un travail lent, mais sûr, et pour la seule jouissance d'acquérir, le patrimoine qui lui était échu par une injustice du sort.

De sa nièce, de son neveu, elle n'avait jamais eu cure; mais si ces derniers non plus n'avaient jamais tenté de se rapatrier avec leur tante, avec "la Flachot", — ainsi que la haine maternelle leur avait appris à la nommer, — ils ne perdaient point de vue la vieille fille et escomptaient sa mort avec d'autant plus d'impatience que, ne s'étant jamais donné signe d'existence, l'un supposait que l'autre avait disparu depuis longtemps et qu'ils se flattaient tous deux de recueillir la totalité de l'héritage.

Lors donc que la Flachot eut trépassé et que, avertis par le notaire, ils se rencontrèrent dans l'étude de celui-ci, ils éprouvèrent tout d'abord une surprise désagréable.

Mais, peu après, un autre sentiment se fit jour en eux : ce fut comme une joie inconsciente, un plaisir irraisonné, instinctif, de se retrouver en cousinage, de constater qu'ils n'étaient plus seuls, qu'ils possédaient, eux aussi, une attache familiale, comme tout le monde, comme tous les gens au milieu desquels ils vivaient; puis, leur étonnement n'excluait pas une naturelle curiosité, voire un semblant de sympathique, — attirance, et désir de plaire et de se faire valoir !

Pauline, belle et accorte fille, se piquait de se montrer à son parent dans tous les avantages de sa robuste trentaine; Martial, beau gars, également solide, plus âgé de deux ou trois ans, se mettait en frais de bonnes façons, d'urbanité, pour "épater — comme il disait — sa cousine la campagnarde".

Tandis que l'on expédiait quelques affaires, avant de s'occuper de la leur, ils s'interrogèrent, se racontèrent des détails de leur enfance, les faits saillants de leur jeunesse, la mort de leurs parents, — ce qui les émut un peu, — puis, abandonnant le passé, ils se questionnèrent sur le présent, sur leurs occupations, sur ce qu'ils gagnaient, sur leurs maîtres, et, dans le tutoiement vite revenu à l'échange de ces confidences familiales, il semblait qu'ils fussent heureux, on vérité, de ce rapprochement.

Toutefois, dès que leur en apparut le motif réel, dès que, devant la table notariale, assis et attentifs, ils entendirent sonner tout haut, trop haut, leur qualité de cohéritiers, une gêne les envahit.

Ils avaient si bien vanté les bénéfices de leur condition respective, s'étaient si bien affirmé mutuellement qu'en l'esprit de chacun d'eux s'était peu à peu insinuée cette pensée que l'autre dédaignerait ce modeste apport, et qu'alors ce serait lui qui en aurait le profit tout entier.

Une question de Martial, appuyée par Pauline, remit vite les choses au point et leur démontra la sottise de leur espérance.

— Pour ce qui est de l'argent, monsieur le notaire, dit l'ouvrier, je comprends bien qu'on fera deux parts : une pour moi, une pour la cousine; mais pour le reste, comment s'arrangera-t-on ?

— Oui, comment est-ce qu'on s'arrangera ? répéta la fille.

Et quand ils surent qu'il faudrait tout vendre, la

maison, les champs, et la vache, et l'âne, et les meubles, et tout, et tout, et que, ces marchés-là étaient rarement avantageux pour les héritiers, ils commencèrent à se considérer en adversaires.

— En la circonstance, leur expliqua le notaire, une entente serait assez difficile. Si vous aviez ici votre domicile, on ferait expertiser, estimer les biens; l'un prendrait la terre, l'autre la maison. Mais vos intérêts sont ailleurs. Partager à l'amiable, ce serait donner la charrue à celui-ci et les boeufs à celui-là. D'ailleurs, vous avez le temps de réfléchir. La situation ne sera liquidable que dans trois mois au plus tôt. Je vous avertirai quand votre présence sera nécessaire.

Ils écoutaient, doublement déçus, et de l'égalité de leurs droits, et de cette attente qui leur était imposée. Ils ignoraient toutes ces formalités et s'étaient figuré qu'en quelques jours, tout serait terminé. Ils éprouvèrent un surcroît de déception en apprenant que l'argent même ne pouvait être réparti immédiatement, et quelques mots aigres-doux faillirent amener une querelle, qu'empêcha seule l'experte sagesse du tabellion.

Néanmoins, malgré l'hostilité de leurs sentiments, ils ne purent s'empêcher, une fois sortis de l'étude, de se communiquer leurs impressions, et surtout de s'avouer leur mécompte.

C'est Martial qui parla le premier :

— Et maintenant, finit-il par demander, qu'est-ce que tu vas faire?... Tu t'en retournes là-bas ?

— Bien sûr!... Et toi ?

— Moi aussi, parbleu !

Quand ils se quittèrent, le lendemain, à la gare, soit que la nuit passée eût atténué leur rancune, soit qu'aux souvenirs évoqués la veille, leur coeur se fût amoïli, soit encore qu'à cette minute douloureuse qu'est toujours une séparation ils éprouvasent, malgré eux, un petit frisson de chagrin ou de remords, comme leurs mains se serraient, leurs têtes se rapprochèrent, et ils furent émus.

II

Depuis une huitaine, Pauline et Martial étaient revenus au village,

L'annonce légale de la vente allait bientôt être faite, et des pièces à fournir, des signatures à donner avaient nécessité ce nouveau déplacement.

Descendus à l'unique auberge du lieu, dormant sous le même toit, mangeant à la même table, ils évitaient dans leurs rapports quotidiens toutes avances qui eussent été de nature à resserrer cette obligatoire intimité; mais bien qu'ils se renfermassent dans une réserve polie, presque timide, strictement limitée aux banalités de convenance, rien d'hostile ne marquait leur attitude.

"Bonjour", — "bonsoir", — quelques questions relatives à leur santé, des remarques sur le temps et la nourriture, — et c'était tout; en dehors des heures de repas et des visites chez le notaire qui les tenait au courant des offres reçues, ils s'en allaient chacun de leur côté, prétextant toujours pour n'avoir pas l'air de se fuir, quelque occupation, quelque visite ne souffrant pas de retard.

Or, un après-midi, après avoir promené de-ci de-là leur désœuvrement, après avoir bavardé à droite, à gauche, partout où on les invitait à entrer et à s'asseoir pour "causer de la tante", ils se trouvèrent face à face devant la maison de la défunte, où le hasard — et un peu aussi leur vanité temporaire de propriétaires — avait conduit leurs pas.

Ils eurent un mouvement de recul, comme une velléité de rebrousser chemin, de s'en tenir à l'ébauche de sourire qu'ils avaient échangée en s'apercevant; mais ils étaient si près qu'ils n'eurent point le temps d'exécuter leur retraite et que force leur fut de s'aborder.

Le regrettaient-ils tant ?

Martial demanda aussitôt :

— Eh bien ! cousine, est-ce que tu as l'intention de la racheter, la bicoque ?

Elle se mit à rire :

— La racheter?... Et pour qui ?

— Pour toi, donc !

— Pour moi ?

Elle protesta de ses deux bras dressés.

Un silence passa.

Pour se donner une contenance, ils inspectaient la demeure, construction proprette, en briques, surélevée de trois marches, et égayée, sur sa façade, par un rosier grimpant qui enguirlandait la petite porte et poussait ses ramilles jusqu'aux fenêtres du premier étage.

Exposée au couchant, elle était flanquée, au nord, d'un jardinet fleuri, au sud d'une ruelle qui la séparait de l'habitation voisine; entre le corps principal et le hangar qui se trouvait par derrière, dans une courette close d'un perchis, au milieu d'une dizaine de poules, un coq coqueriquait.

Ils marchaient coude à coude, le regard éveillé, comme s'ils n'avaient encore rien vu de tout cela; ils longeaient la haie du jardin, quand, devant une rangée de radieux tournesols, Pauline enfin laissa échapper :

— Sais-tu que ça n'est pas vilain tout de même, la maison de la tante !

— Alors, ça te plairait !

— Toute seule, là-dedans, entre quatre murs!... Ah non, pour sûr, non !

— Toute seule?... Pas toujours!... On se marie à la fin des fins!... C'est pourtant vrai qu'elle est jolie, la bicoque! Elle aurait pu y danser, la tante Flachot! C'est grand, c'est clair, c'est coquet!... Ah! si on avait une famille!

Il se tut tout à coup et regarda fixement Pauline, qui, la tête baissée, les mains enfoncées dans les poches de son tablier noir, semblait s'obstiner à y chercher quelque chose d'introuvable; et, comme s'il n'était plus besoin entre eux d'explications dorénavant superflues, comme si ce mot de famille était la conclusion d'un projet longtemps mûri, pesé et discuté depuis des mois déjà, Martial presque grave, poursuivit :

— Oui, car enfin on n'en retirera jamais sa valeur, de ce bien-là, en le vendant, et divisé en deux, ça nous fera pas grand-chose à chacun... tandis que si on s'unissait... si on prenait le tout à nous deux...

Et moitié sérieux, moitié gouailleur :

— Une supposition, ajouta-t-il... Une supposition qu'on se marierait, le cousin Martial et la cousine Pauline, par exemple!... Tu es libre, moi aussi!...

Un pli barra son front :

— Après tout, je dis ça, je n'en sais rien!... Tu as peut-être un promis, un fiancé chez toi, là-bas ? C'est bien possible !

Très troublée, elle fit "non" d'un signe de tête.

Alors, Martial resta un moment sans rien dire.

Puis, il se pencha, et très doux :

— Les parents s'en voulaient, mais nous, les enfants, y a-t-il des raisons pour qu'on se mange?... Dis?... Si les vieux vivaient, ils seraient peut-être bien contents de voir qu'on se réconcilie!.. Tu tiendrais la maison; moi, je... Oh! je ne serais pas embarrassé!... Quand on a de bons bras!... Alors! réponds! Si c'est oui, on s'en va chez le notaire et on arrête les frais! Hein ?

Il s'était remis en marche à grands pas et elle le suivait, docile.

III

Quand ils arrivèrent en vue des panonceaux de la maison du notaire, il s'arrêta et demanda simplement :

— Ça y est?... On y va ?

Elle répondit :

— Oui, mon cousin.

Et ils entrèrent.

— Monsieur le notaire, fit Martial, c'est entendu avec la cousine... On ne vend plus rien... Nous nous marions et nous restons au pays.

Un peu effaré, le notaire marmotta :

— Ah! vous... vous...

Et les regardant par-dessus ses lunettes.

— Alors, vous vous aimez donc ?

— Paraît! dit Martial.

Du regard il interrogeait Pauline, qui, se serrant contre lui et reprenant du coup son aplomb, ajouta très fière :

— Oui dame!... Seulement, on n'avait pas osé se l'dire!.. Vous êtes ben honnête, mon bon monsieur !

ALBERT DELVALLE.